

L'ECHO DES BOIS-FRANCS

Salle de Lecture
Assemblée Législative

ORGANE DU COLON

AUGUSTE BOURBEAU, Editeur-Propriétaire

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DENIS LEBLANC, imprimeur.

HISTOIRE D'UNE CORBEILLE D'ŒUFS ROUGES

Peu de temps après la mort d'un célèbre androgyne qui a mis à la mode la revendication de la suprématie du sexe prétendu faible sur le sexe prétendu fort, on causait dans le salon de la princesse Louise, des droits sociaux de la femme.

Un bas-bleu qui se trouvait là, émit les diverses théories que ressassent depuis trente ans les bas bleus, ses confrères... je me trompe : ses concurrents. Il fut parlé de la condition de la femme aux siècles antiques, de son infériorité dans les pays d'Orient, des changements apportés par le christianisme, et je vous fais grâce de toutes les sottises qui furent débitées à ce propos.

Le mari de la femme qui écrit des romans, lequel mari ne passe aucunement pour un tyran domestique, énonça l'aphorisme suivant :

"La femme est destinée à remplir des devoirs inférieurs : l'antiquité l'avait faite esclave, la civilisation l'a faite servante : fille, elle doit obéir à son père ; sœur, à son frère ; épouse, à son mari ; mère à ses enfants."

On se récria, particulièrement les maris, et parmi eux ceux qui ne commandaient point à la maison. Cependant, chacun déclara qu'il était le maître chez lui, et qu'on serait mal reçu à le vouloir soumettre à une autre volonté que la sienne.

Ce chœur pourrait être ainsi interprété : "Le courage, l'énergie, la force et la toute puissance appartiennent à l'homme. Partout il domine, partout il règne, et la faible morale de l'être féminin plie devant lui, comme le flexible roseau près du chêne robuste."

La princesse Louise se mit à rire :

—Je veux dire, vous conter une histoire. M'écouteriez-vous sans pâlir ?

On lui permit de faire bonne contenance, dut-elle entasser paradoxes sur extravagances, et la spirituelle ambassadrice du grand-duché de Gêrolstein, narra l'histoire suivante :

Il y avait une fois un père de famille qui possédait une fille belle à miracle, spirituelle et savante, affable, gracieuse, bonne, soumise, dotée des neuf dons que les neuf fées déposent dans le berceau des reines futures, — et pour surcroît, cette fille, une vraie perle ! était bien dotée.

Quand elle eut vingt ans, son père la voulut marier. Il jeta son dévolu sur un gentilhomme de fière mine, de haut parage, intelligent, bien en cour, jeune, le gendre enfin le plus enviable, à ceci près qu'il n'avait pas le sou.

Le père de la demoiselle n'y regarda pas de si près. Il fiança les deux jeunes gens mais il eut un moment de regret, lorsqu'un jour il entendit le jeune homme s'exprimer en ces termes :

—Je serai bientôt le plus heureux des mortels, car on me livre un trésor, et je le gouvernerai à mon gré. Chez moi, je ferai la loi, et nul n'y osera contredire !...
Pauvre garçon ! pensa le bonhomme.

Le mariage se fit. On y vit toute la noblesse de la contrée : les noces furent splendides, et tous les invités qui médisaient de l'un et de l'autre fiancé, s'accordaient à dire après la cérémonie, qu'il n'existait pas couple plus ravissant et plus fortuné sous la voûte des cieux.

Tout alla fort bien durant la première année. Au bout de ce temps, le père vit un jour son gendre arriver chez lui et lui tenir ce propos :

—Seigneur, je commence à me lasser des fantaisies et des caprices de madame votre fille, qui prétend me conduire à sa guise. Comme je ne suis pas fait pour obéir, et qu'un contraire, votre fille m'a promis obéissance, et que je ne veux pas abdiquer ma souveraineté, je préfère céder une fois pour toutes et me séparer de ma femme que je vais vous renvoyer.

Vous pensez bien que le bonhomme n'entendit pas de cette oreille. Il tenait sa fille pour bien mariée ; il savait que les deux époux s'accordaient à se séparer d'une habitude à faire prendre au mari, et que dans tous les ménages, bon gré mal

gré, l'influence féminine triomphait.

Il discuta, mais en vain.
—Je ne veux pas jouer un rôle ridicule, lui dit son gendre. Mes amis s'étonnent de me voir si déferent aux avis de ma femme, et chacun jure ses grands dieux qu'il est maître absolu, sans contrôle et sans conteste. A subir le joug, je ne veux pas être seul et j'ai décidé qu'une séparation était le seul remède à un état de choses vraiment extraordinaire.

—Extraordinaire ? dit le vieillard. Oh ! il ne se passe chez vous rien qui ne se passe ailleurs. Vous n'êtes ni plus ni moins le maître que tous vos amis, et les plus impérieux parmi eux subissent sans se plaindre le joug que vous supportez si impatiemment.

—Si cela m'était prouvé, je réfléchirais, car je n'ai rien à reprocher à ma femme que le trop grand ascendant qu'elle a pris sur moi, repartit le gentilhomme. Elle veut tout gouverner, jusqu'à mes chiens, et je ne puis rire ou chanter sans sa permission.

—Il en est ainsi partout, monsieur mon gendre.

—Je n'en crois rien, monsieur mon beau-père.

Il vous est facile de vous en assurer. Je vous fais présent de quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs russes, d'un noir de jais, vifs et fringants, et deux beaux coursiers arabes, à la robe immaculée. Prenez ces quatre chevaux, ils sont à vous, aux conditions que voici : Vous irez chez douze de vos amis, et vous leur ferez à savoir qui gouverne dans leur ménage, le mari ou la femme. Si c'est la femme, vous lui donnerez deux œufs rouges que voici dans cette corbeille capitonnée de satin. Si c'est le mari, vous lui donnerez l'une des deux paires de chevaux, à son choix. Cette expérience faite, venez me trouver. S'il vous reste un seul œuf, je reprendrai ma fille ; si au contraire, vous n'avez pu vous défaire d'une couple de chevaux, vous garderez votre femme et vous accepterez une situation qui a été la même pour tous les hommes, depuis le seigneur Adam, notre commun ancêtre.

Bien que le marché parût singulier au gentilhomme, il topa. Sur l'heure il se mit en route, accompagné d'un valet qui portait la corbeille aux œufs, et de quatre palefreniers conduisant chacun un cheval par la bride. Il se rendit tout d'abord chez le vicomte Ernest, qui passait pour le despote le plus inexorable. On l'introduisit dans un salon où l'attendait la vicomtesse :

—Madame, dit-il à celle-ci, j'aurais grand besoin de voir votre mari.

—Pourquoi ?

—Pour une grave affaire que nous devons débattre ensemble.

—Parlez donc, car il ne fait rien sans mon conseil, et comme il est aujourd'hui à la chasse, je puis traiter aujourd'hui en son nom.

Je crains qu'il ne s'offensât...

Croyez-vous donc qu'il agisse en quoi que ce soit sans m'avoir consultée ?

—Je n'en veux pas savoir davantage, pensa le gentilhomme.

Et prenant deux œufs rouges dans sa corbeille, il les tendit à la vicomtesse stupéfaite, en lui disant :

—Madame, veuillez accepter ce petit présent.

Il alla ensuite frapper à la porte d'un avocat illustre. La femme de celui-ci en le voyant, s'écria sans préambule :

—Nous plaids ce matin dans le procès Vautien contre Pas-Grand-Chose, et nous travaillons dans le silence du cabinet. Nous ne pouvons recevoir aucune visite, car nous sommes accablés de besogne, et nous préparons des effets superbes pour foudroyer le tribunal.

Il s'agit d'un procès, dit le gentilhomme.

—Eh bien ! revenez, répondit la femme de l'avocat, si vous ne préférez m'exposer votre fait : à cette heure, je ne veux pas que mon mari...

L'autre s'empressa de lui offrir deux œufs rouges, qu'elle accepta d'un air dédaigneux.

Chez son ami le capitaine, le gentilhomme trouva les deux époux jouissant paisiblement d'un calme repos au coin du feu. Il pria son ami de l'accompagner à la chasse, et de lui prêter, au

préalable, quelques écus pour payer une dette qu'il avait. Le capitaine ouvrit la bouche pour répondre, mais ce fut madame la capitaine qui répondit :

—Quoi ! monsieur, de l'argent ? Mon mari ne saurait engager la fortune de ses enfants, un prêt de cent écus même parfois à la ruine : il n'en fera point, tant que je serai là. Et pour la chasse, je vous défie bien de l'y emmener, car je veux qu'il me conduise tantôt chez ma contrainte.

Voici deux œufs rouges ! dit le gentilhomme suffisamment édifié.

Il alla de porte en porte, chez huit autres de ses amis, et reçut partout le même accueil. Madame ordonnait, monsieur s'inclinait ; madame avait ses nerfs, monsieur était de mauvaise humeur ; madame souriait, monsieur soupirait.

Le poète n'écrivait aucune ode, que madame n'en eût fait ressortir les défauts et contesté les qualités ; le marchand ne faisait crédit qu'avec la permission de son épouse ; le médecin ne guérissait un malade que sur l'ordre de sa moitié ; le peintre ne vendait sa dernière toile qu'au prix fixé par sa compagne ; le châtelain ne dessinait son parterre que selon les goûts de la châtelaine ; le ministre prenait, en politique, l'avis de Son Excellence en jupon ; le banquier n'ouvrait sa caisse que sur le conseil de sa "dame" ; le baron ne dansait que sous l'œil jaloux de la baronne ; le professeur donnait la férule à ses élèves et la recevait à la maison ; le général battait la générale, mais il eût mis son uniforme à l'envers si elle l'eût exigé.

Notre gentilhomme fit donc une abondante distribution d'œufs rouges. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait dépassé le nombre de visites qu'il avait promis de faire. Il acheta deux œufs blancs que la générale brisa sur la mosaïque de son parquet, puis, d'un œil mignon, frais poudus, pour une nouvelle et dernière expérience. Il espérait bien ne revenir au palais de son beau-père qu'avec deux chevaux.

A cet effet, il se rendit chez un célèbre homme d'état, connu par son rigorisme, la fermeté de son caractère, et l'inflexible rigueur de ses principes, lequel avait nom le duc Jacques. Il fut introduit auprès de la duchesse et lui dit :

—Votre Seigneurie saura que je désirais parler au duc, mais on m'a refusé l'entrée, et comme je suis bien que ce que femme veut, mari le veut, je vais vous présenter ma requête.

—N'en faites rien, repartit la noble dame. J'ai bien assez de m'occuper de mes chiffons, de mes frivolités ; je ne me mêle d'aucune affaire ; je ne donne pas de conseils, je n'ai pas de volonté et Dieu merci ! mon mari est le maître à la maison. Adressez-vous à lui.

Sur ces entrefaites, le duc entra.

—Oui, dit-il, ma femme est le parfait modèle de l'obéissance. Le gentilhomme, transporté de joie, s'écria :

—Cher duc, faites-moi donc la grâce d'accepter un petit cadeau que je veux vous faire de deux très beaux chevaux.

—Pourquoi des chevaux ? de mande le duc.

—Je vous prie : venez dans la cour, et vous choisirez entre deux paires que j'ai là.

—Mais...

—Daignez me faire cette faveur !

—Cependant...

—Vous me rendrez un service à nul autre pareil.

—En vérité, vous me pressez...

—Vous airez sans tarder, l'explication du mystère.

Le duc, la duchesse et leur valet descendirent dans la cour où piaffaient les quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs de l'Ukraine, noir comme l'ébène et fougueux comme les cales indomptées du désert, et deux ardents coursiers arabes, aux formes élégantes, blancs comme la neige, à la crinière flottante.

—Choisissez, dit le gentilhomme.

—Les noirs sont d'une beauté sans égale, dit le duc.

Mais les blancs soufflent du feu par les naseaux ! s'écria la duchesse ravie.

—Les noirs iront bien à mon équipage, vert bronze, rechampi de blanc...

—Avec les blancs attelés à ma calèche anglaise, j'exercerai bien des jalousies !...

—Choisissez ! répéta le gentilhomme.

—Oh ! les noirs ! dit le duc.

—Les blancs ! supplia la duchesse.

—Les noirs me plaisent ! Je raffole des blancs !

—An fait, s'écria le duc impatient, prenez ceux que vous voudrez, ma chère, en ceci comme en toute chose, je dois baisser pavillon.

Alors, le gentilhomme, prenant dans sa poche les deux œufs qu'il y tenait en réserve, les offrit à la grande dame, en lui disant :

—Voici deux œufs ! Je vois bien que j'ai perdu la partie.

Il déclara ensuite à ses hôtes le secret de cette comédie, et revint en toute hâte chez son beau-père qu'il remercia de cette ingénieuse leçon.

Dès lors, il subit sans se plaindre des caprices de sa femme et peu à peu, faisant effort pour mettre d'acord sa volonté et la sienne, il arriva à faire régner dans sa maison la plus parfaite harmonie.

Quand la princesse Louise eut achevé ce récit, elle dit au bas-bleu :

—Est-il urgent de réclamer l'émancipation du sexe faible, madame ?

On ne répondit pas à cette question, mais le problème était résolu.

CHARLES RUET.

LE VIEUX PEZON.

LA MORT D'UN DOMPTEUR.

On annonce la mort de Jean-Baptiste Pezon, le doyen et l'un des plus célèbres, si ce n'est le plus célèbre des dompteurs français.

Fils de pauvres paysans de la Lozère, Jean-Baptiste Pezon fut tout jeune, tout gamin, mis en demeure de gagner son pain. On le fit bergier. Dans les longues heures de tranquillité que lui donnait la garde de son troupeau, il ne s'occupait pas comme les pâtres de Virgile, à moduler les sons sur sa flûte de roseaux, mais il escaladait les plus des hautes montagnes pour dénicher les vautours.

Ces vautours, il les élevait, il les instruisait. Il leur apprenait à faire le mort, à donner la griffe, à marcher et à crier au commandement.

Puis, un jour, ce fut un jeune loup, dont il avait tué la mère, et dont il se fit un compagnon fidèle, soumis et obéissant.

Un forain qui, par hasard, assista aux exercices du jeune pâtre l'engagea avec ses élèves. La voix de Pezon était trouvée.

Bientôt, ce ne fut plus ses vautours ni son loup, ce fut tous les animaux de la ménagerie qui subirent son influence. Avec un incroyable autorité, sans le battre, sans les maltraiter, il les plaça à sa volonté, leur faisant exécuter les tours les plus invraisemblables.

Un jour, Jean-Baptiste, devenu ambitieux, quitta la ménagerie de son maître pour en monter une à son compte. Ménagerie bien modeste, car elle était fondée avec ses économies d'employé. Qu'importe, le public venait, s'extasiait et les recettes marchaient bien.

Un incendie réduisit à néant la fortune qui commençait. Pezon ne se découragea pas. Il lui restait deux jeunes ours qui avaient échappé au désastre. C'était assez.

—J'avais dressé mes petits ours, racontait-il un jour, à se laisser tomber sur leur derrière quand les jeunes garçons les prenaient à bras le corps. Au contraire, vis-à-vis les gars vigoureux, ils luttaient de toutes leurs forces.

—Je m'établis à la barrière d'Italie. Là, j'annonçai des luttes qui firent accourir tout Paris. Les "malins" de la Maison Blanche et de la Bu te-aux-Cailles étaient tombés comme des mouches. Après cela, je prenais des "gosses" de dix ans qui culbulaient mes ours.

—Avec ça je gagnai quelques billets de mille francs qui me permirent de remonter ma ménagerie. J'étais sauvé !

Pezon avait pour principe de procéder toujours par la douceur. "J'élevé de bonnes bêtes", disait-il. Elles m'aimaient parce que je les traitais bien et elles m'obéissaient parce qu'elles m'aimaient...

Aussi, dans sa longue carrière de dompteur, n'a-t-il jamais reçu une égratignure.

Le narrateur fait erreur dans les griffes d'un gros ours noir et n'a dû son salut qu'au coup de poignard bien dirigé dans le cœur de l'ours par son fils Adrien. Cet épisode de la vie du grand dompteur était représenté sur une grande toile exposée sur le devant de la ménagerie Pezon.

Il raconta un jour que, lorsqu'il lui arrivait par hasard, de se "piquer le nez", sa femme se fâchait et le mettait à la porte de la roulotte.

—Moi, disait le brave homme, comme j'avais peur qu'il m'arrivât des accidents, je m'en allais me coucher avec mon lion Brutus, la tête sur le ventre, je "rouillais" bien tranquillement, sûr que je ne pouvais courir aucun danger.

Brutus, que tout Paris a connu, et qui a joué d'une célébrité méritée, était un lion colossal qui aimait son maître comme un véritable caniche. Il l'a défendu bien des fois contre les velléités de résistance de fauves moins bien apprivoisés.

Pezon avait un fouet mais il ne s'en servait jamais. La plus grande correction qu'il donnât à ses animaux, était une bonne gifflade. Encore fallait-il qu'ils se montrassent par trop capricieux.

Sous son écorce abrupte de montagnard il cachait une grande finesse et surtout un grand cœur : combien de pauvres forains lui ont dû les secours qui les ont remis à flot !

Il était de tous les souscriptions, de toutes les bonnes œuvres, et c'est par mille, dix mille, vingt mille francs qu'il faisait l'aumône.

Très orgueilleux de son métier, il ne pouvait supporter qu'on mit en doute son autorité sur les bêtes. A une certaine époque, la préfecture de police, émue d'une série d'accidents, avait voulu défendre l'entrée des dompteurs dans les cages. Pezon, qui était à ce moment à la foire aux pains d'épices, alla demander la levée de cet interdit.

Si on ne me l'accorde pas, dit-il, j'attelle quatre lions à ma voiture pour me rendre chez le préfet de police. Nous verrons si l'on a un sergent de ville pour me barrer le passage.

Le préfet était homme d'esprit. Il exauça la demande du vieux dompteur.

Jean-Baptiste eut, il y a quelques années, une secousse qui faillit le tuer. Il était à Vau-girard, s'occupant d'une place à la fête foraine quand on lui annonça que son fils Adrien venait de se briser la cervelle pour une femme.

Le pauvre vieillard traversa tout Paris, au grand galop de ses deux poneys, et arriva à Vincennes, où était son logis, juste pour tomber dans les bras d'Adrien parfaitement vivant et victime d'une sottise et méchante plaisanterie.

Depuis plusieurs années, Jean-Baptiste Pezon n'exerçait plus. Riche, très riche, propriétaire de tout un village dans ce département de la Lozère où il avait été petit bergier, il ne travaillait plus, c'est-à-dire qu'il n'entraînait plus dans les cages — en public du moins, car seul dans la journée, il ne pouvait se passer d'aller dire bonjour à ses animaux...

Il s'occupait aussi, ne pouvant demeurer inactif, d'installer des candidats à la députation — le soin du spectacle.

Agé de soixante-onze ans, Jean-Baptiste Pezon était un grand vieillard, mince, élancé, encore vigoureux, dont la tête expressive, encadrée de longs cheveux bouclés ne pouvait passer sans être remarquée.

Pratique dangereuse

Expérimenter des remèdes pour le plaisir de la chose est une pratique dangereuse et absurde. Pour le rhume, la toux, la grippe, la coqueluche, la bronchite, il n'y a qu'un remède, le BAUME RHUMAL qui donne toujours satisfaction.

SOYONS CULTIVATEURS

Ce n'est pas au Canada seulement que les économistes déplorent l'émigration des jeunes générations vers les villes.

Partout, l'attrait de la vie facile, du travail en apparence plus léger, tente et entraîne les jeunes gens et souvent même les hommes d'âge mur, chez lesquels cependant, on serait en droit d'attendre plus de prévoyance.

En France, des hommes qui s'occupent des questions économiques ont pensé que le développement des campagnes au profit des villes était une cause de décadence et d'appauvrissement, aussi ont-ils entrepris une vigoureuse croisade dans le but d'enrayer le mouvement d'émigration vers les villes.

Nous tirons l'article suivant qui nous semble bien applicable au Canada, d'un journal français qui fait la campagne en faveur de la vie agricole :

"Le dépeuplement des campagnes au profit des villes s'opère surtout d'une façon déplorable, à mon sens dans deux classes d'individus, parmi les jeunes gens intelligents et relativement aisés, et parmi les ouvriers des champs.

"Pourquoi les jeunes gens intelligents et aisés abandonnent-ils souvent la culture de la terre ?

"Parce qu'ils vont au collège, où non seulement l'agriculture n'est point enseignée, mais où elle est plutôt rabaisée et méprisée ; ils entendent leurs camarades parler de places fonctionnaires, de notaires, de caissiers, d'emplois de bureaux, etc. — Ils rougissent bientôt d'être enfants de cultivateurs, la culture des champs leur paraît un travail trop pénible et hors de portée avec leur intelligence et leur instruction. Quand ils reviennent à la ferme aux vacances, si le père les fait travailler, ces enfants ne le font qu'avec répugnance, leur esprit est ailleurs, si, au contraire, le père laisse les enfants se promener et ne rien faire, voyez sur que le goût du travail des champs n'est pas prêt de revenir. Ces jeunes gens ont perdu l'estime et l'amour de l'agriculture et ils rêvent à ce qu'ils pourraient bien faire pour rester à la ville. Voilà le mal, mais où est le remède ?

"Le remède ? il doit être au collège. Faites des "collèges d'agriculture" et faites en beaucoup, où il n'y aura de places que pour les fils d'agriculteurs.

"Honorez l'agriculture, enseignez-la dans ces collèges, et surtout faites-la pratiquer par les élèves, tous les jours ; car c'est une conviction chez moi que le jeune homme qui cesse de travailler à la terre perd vite le goût de l'agriculture.

"Que parmi ces collèges il y en ait où l'instruction, sous toutes ses formes, soit poussée très loin, mais où l'on rehausse surtout l'agriculture, en montrant qu'elle ne consiste pas seulement à labourer un champ, le herser, l'ensemencer et ramasser les récoltes ; qu'au contraire rien n'est plus vaste et plus difficile que cette science qui demande à être perfectionnée et qui a tant de branches. Enseignez aux jeunes gens qu'il faut savoir analyser la terre, donner à cette terre ce qui lui manque, établir des drainages, étudier la nécessité et les écoulements de son pays, faire des spécialités (beurre, fromage, élevage du cheval, des bœufs, etc., etc.). Dans chacune de ces spécialités combien il y a à apprendre, à essayer, à observer ! Oh ! oui, le champ est assez vaste pour la plus belle intelligence, qui comprend ainsi son métier.

"Quand le jeune homme aura ainsi conservé dans sa vie de collège, les habitudes de travail des champs et l'estime de sa profession, il aimera ce libre et noble métier, il en sera fier, et reviendra tout naturellement aider son père, en attendant le jour où il s'établira lui-même à la tête d'une ferme. Et ce sera grand bien pour la campagne, car ce jeune homme, en utilisant son intelligence et ses capitaux (deux choses bien nécessaires aujourd'hui), pourra perfectionner les modes de culture, les rendements ; subir, sans succomber, les mauvaises années, toutes choses qui contribueront au bien-être et à la force du pays."

POUR TOUTE MARCHANDISE QUE LES MARCHANDS NE TIENNENT PAS
Ordinairement en stock,
Ecrivez directement

A LA MAISON

Z. PAQUET

167-169-171 rue St-Joseph

QUEBEC

On venez faire une visite, et vous serez certain de trouver, dans tous les cas,

L'article demandé

NOUS TENONS PAR EXEMPLE le plus grand assortiment de tout le district en

Ornements d'église
et Chasublerie

DRAP D'OR ET ARGENT.

DRAP A CHASUBLE en or fin et demi-fin, moiré, frisé, étincelant

SOIE, moiré antique et damassée,

DRAP A CHASUBLE et étole, en or fin, moiré antique

DEVANTURES D'AUTEL, au patron, en soie blanche moirée, avec broderie d'or

CROIX DE CHASUBLE, en soie, damassée.

GLANDS or et argent assortis,

PAILLETES ET PIERRES,

CORDES, soutaches, ganses, or faux, fin et mi-fin.

DENTELLE or et argent.

FRANGES ET TORSADES, soie, orange pâle, argent, or fin et mi-fin

FIL D'OR CLAIR, diamant frisé.

CANNETILLES OR MAT, perlé et brillant, et argent.

FLEURS ARTIFICIELLES et parures d'autel en tous genres.

Nous appelons aussi notre attention sur notre

GANTERIE DE LUXE

nos TAPIS ET PRELATS de tout prix et grandeurs nos

CHAPEAUX

importés pour dames, notre grand atelier de couture

où nous confectionnons tous les articles et

lingerie por Dames,

Notre choix sans égal d'ETOFFES A ROBES et MANTEAUX, dans les

HAUTES NOUVEAUTES

Notre comptoir de SOIES et SOIERIES, Japonaises fleuries, ombrées, brochées, Surah, Peau-de-soie, Bengalines rayées, pongées, etc.

Notre comptoir d'Imperméables

Etc., Etc., Etc.

Importation directe

ET

Bon marché

Autour du Monde.

—La population juive de Montréal est de 9,000 âmes

—Les journalistes, au Japon, gagnent une moyenne de 15 cents par jour.

—En France, durant une période de cinq années, pas moins de 238 enfants au-dessus de quinze ans, se sont suicidés.

Il vient de partir de New-York, à destination du Japon, une consignment de 2,000 tonnes de papier. C'est le premier envoi de ce genre qui est fait en Chine et au Japon.

—On écrit du Kentucky que les gelées hâtives ont entièrement détruit la récolte du tabac dans cet Etat. La production de cette année ne dépassera guère 20 p. c. celle de l'année dernière qui déjà avait été faible.

—D'après la récente publication de la Préfecture de Police de Paris la statistique médicale pour l'année 1906, 272 docteurs, 80 officiers de santé, 1,150 sages-femmes, 125 chirurgiens-dentistes, 987 pharmaciens.

—La reine Victoria compte aujourd'hui 67 descendants. Pas de danger que la succession au trône d'Angleterre sorte de sa famille, au moins aussi longtemps que le peuple anglais sera fidèle à la royauté.

—Les journaux anglais annoncent la mort d'une dame John Jones, qui a eu trente-trois enfants, dont trente étaient jumeaux.

Mariée à 21 ans, cette femme a eu "quinze fois de suite" des jumeaux puis trois enfants l'un après l'autre qui n'ont d'ailleurs, pas vécu.

—Paris renferme quatorze maisons de refuge pour les personnes sans feu ni lieu.

L'an dernier, ces maisons ont donné asile à 14,000 personnes, dont 1,500 femmes et 2,600 enfants.

—Parmi ceux qui ont cherché refuge au compte des professeurs, des étudiants, des instituteurs, des auteurs, des journalistes, des acteurs et des chanteurs.

—La paroisse la plus peuplée des Etats-Unis est celle de St-Stanislas de Kotska, à Chicago. Elle renferme 30,000 communions, et souvent plus de 15,000 personnes y assistent à la messe, le dimanche.

Les revenus annuels de cette gigantesque paroisse dépassent, dit-on, la somme de \$125,000.

—D'une statistique récemment publiée en Angleterre résulte une assez curieuse comparaison.

La valeur totale du blé qui a été consommé pendant l'année 1895, par les habitants du Royaume Uni, représente en chiffres ronds 165 millions de dollars, tandis que les dépenses faites pour leur tabac et leurs cigares s'élevaient à peu de chose près, à 163 millions, en comprenant dans ce chiffre les accessoires de fumeurs.

Aussi les Anglais ne consacrent-ils pas à acheter du pain que deux millions de plus qu'ils en dépensent à fumer.

REDUCTION DE GAGES

LES MANUFACTURES DE MANCHESTER ET SUNCOOK

Suivent l'exemple de Fall-River

Manchester, N.H., 21.—Des affiches ont été posées dans les filatures Amory Stark, Jefferson et Amoskeag, annonçant qu'à partir du 1er janvier les salaires seraient réduits de 10 pour cent.

Environ 20,000 personnes seront affectées par cette réduction de salaires. Les ouvriers ne se mettront probablement pas en grève et accepteront la réduction.

Suncook, N.H., 21.—Les directeurs des manufactures China, Penbrooke et Nebator ont annoncé à leurs employés qu'à partir du 1er janvier les salaires seraient réduits de 10 pour cent.

Cette réduction s'adresse aussi aux surintendants et aux contre-maîtres. Les salaires payés par ces manufactures s'élèvent à environ \$27,000 par semaine et la réduction est de 1,000,000 verges.

Comme environ 1,000 personnes se trouvent affectées par cette réduction et que les manufactures sont la seule ressource des habitants de Suncook, les marchands éprouvent des craintes sérieuses concernant le commerce de l'hiver prochain.

AUX MUSICIENS

Sommaire musical du "Passe-Temps" (No 72). —Chant : Le Bimou, chanson bretonne ; La dernière missive, romance ; Piano : La Vierge, danse galicienne ; Violon : Le Mélodie, pouvant servir d'offertoire ou communion. Le "Passe-Temps" est le plus ancien des journaux de musique au Canada. Les abonnés qui paient un an d'avance, reçoivent un cadeau d'une piastre.

Abonnement, \$1.50 ; 6 mois, 75 cts. Un numéro, 5 cts. Adresse, le "Passe-Temps", Montréal, Can.

Restez chez vous !

CONSEIL D'UN MINEUR DE L'ALASKA AUX GENS DE L'EST

M. Herbert Yeo, arrivé jeudi soir à Montréal, a donné à un reporter le conseil que nous lisons en tête de ce rapport, et qui s'adresse en général à tous ceux qui ont l'intention de faire le voyage du Klondyke. "Si l'on avait l'idée, dit-il, des souffrances que le voyageur doit surmonter pour parvenir jusqu'aux terrains aurifères de l'Alaska, bien peu de personnes s'y aventureraient. D'abord, pour réussir, il faut avoir une constitution solide, être habitué à la misère, au froid, au travail manuel le plus dur, et surtout posséder un capital qui puisse conduire sûrement le voyageur à destination."

M. Yeo est tout surpris d'apprendre que la fièvre de l'or est si répandue dans l'Est. A Edmonton, à Calgary, on parle, il est vrai, du Klondyke et de ses richesses, mais pas autant qu'on serait tenté de le croire.

Quant à la route la plus avantageuse pour le Klondyke, voici quelques informations.

Le Dr Sheldon Jackson, qui a vécu dans l'Alaska durant plus de quinze ans, déclare que la navigation sur la rivière Stikine est pratiquement impossible, si l'on excepte l'époque de la crue des eaux, au printemps, et qui ne dure que deux ou trois semaines.

La rivière, après cette époque, n'est qu'une suite de batteries, et la navigation devient impraticable, même pour les bateaux du plus faible tirant d'eau.

Le docteur ajoute que, au commencement de l'été, il tenta de faire remonter la rivière Stikine jusqu'à la Crique Télégraphe, par un parti de huit hommes, dans un bateau du plus faible tirant d'eau possible ; mais l'on avait à peine fait 40 milles que la parti du Dr Jackson fut contraint de retourner à Wrangel.

De plus, il serait très intéressant de connaître ce qu'un passager peut gagner, dans un voyage par terre, de l'embouchure de la Crique Télégraphe par la rivière Stikine, jusqu'au lac Teslin. Si l'on considère, qu'après avoir atteint le lac Teslin, ce voyageur se trouve encore à 150 ou 200 milles à l'est de Dyea, qu'il n'aurait pu atteindre en la moitié moins de temps, en passant par Tacoma, Seattle ou Portland, sans changer de steamer ou subir de délai, on voit que les avantages de cette route sont tout à fait problématiques.

Le président Wallace, de Tacoma, déclare positivement que le chemin de fer et le tramway aérien au-dessus de la Passe Chilkoote, sera en heureuse opération pas plus tard que le 1er février 1898 et que l'on transportera du fret et des voyageurs en douze heures de Dyea au lac Linderman, ce qui veut dire que le trajet se fera en sept ou huit jours de St-Paul au lac Linderman, par la Passe Chilkoote.

A la portée de tous

L'immense vogue du BAUME RHUMAL est due à la rapidité avec laquelle il agit dans les cas de rhumes opiniâtres, toux persistante, grippe, bronchite. Sûr, efficace, économique, il est à la portée de tous.

COUPÉ EN DEUX

Richmond, 27.—Un bien pénible accident est arrivé ici hier après midi à 1.40 h. et a eu pour résultat fatal la mort d'un des plus anciens employés de la compagnie du Grand-Tronc, M. Amable Goyette, contremaître. Il était à franchir la voie ferrée près de la gare quand tout à coup le mécanicien d'un convoi en station fit avancer le train qui frappa M. Goyette et le coupa en deux.

La victime de ce regrettable accident fut retirée toute pantelante de la terrible situation où elle se trouvait, mais ce ne fut que pour expirer quelques minutes après. Cette mort est purement accidentelle et l'on n'impute aucun blâme au mécanicien qui n'avait pas vu M. Goyette s'aventurer sur la voie ferrée.

M. Goyette était à l'emploi du Grand-Tronc depuis 50 ans. Il laisse une veuve et 12 enfants, dont deux fils qui sont ingénieurs sur le Grand-Tronc et deux filles religieuses chez les Soeurs Grises à Montréal.

La Consommation guérie.

Un vieux médecin, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui a guéri radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

CONVERTI PAR LES JEUNES DE SA FILLE

Le "Bulletin des écoles" du diocèse de Paris donne cet intéressant récit.

"Voulez-vous le retour à Dieu d'une âme qui vous est chère ? Souffrez pour elle", disait un prêtre en une réunion enfantine. Une jeune fille d'une douzaine d'années, qui venait de faire sa première Communion, se trouvait là.

La pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère et elle rougissait de honte quand presque tous les soirs son père rentrait abêti par le vin.

Un soir, elle embrassa sa mère avec effusion et dit : "Maman soyez contente : bientôt, allez, papa ne vous fera plus pleurer."

Et le lendemain au repas du midi le seul qui réunissait la famille l'enfant accepta le potage, un morceau de pain et refusa tout le reste.

—Tu es malade ? dit la mère.

—Non, maman.

—Mange donc dit le père.

—Pas aujourd'hui.

On crut à un caprice, et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa boudoir.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours ; l'enfant qui était couchée et qui ne dormait point l'entendit blasphémer et se mit à pleurer. C'est la première fois que le blasphème lui arrachait des larmes.

Le lendemain, comme la veille elle refusa pendant le dîner toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

—"Je veux que tu mange", dit-il en colère.

—Non, répond l'enfant avec fermeté, non tant que vous vous enivre, que vous ferez pleurer ma mère, et que vous blasphémerez ; je l'ai promis au bon Dieu et "je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas, et qu'elle soit heureuse."

Le père se fâcha, puis baisa la tête et sortit brusquement. Le soir il rentra calme ; la petite fut charmante de gaieté, d'entrain, et d'appétit.

Mais l'habitude entraînera encore le père. Le jeune de l'enfant recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire seulement, une grosse larme roula sur sa joue il cessa de manger ; la mère elle aussi, pleura ; seul l'enfant restait calme.

Et lui se levant et pressant sa fille dans ses bras :

—Pauvre chérie, dit-il tu feras toujours ainsi ?

—Oui, papa jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

Eh bien ma fille je ne ferai plus pleurer ta mère !"

Un homme très riche et fort avarié, étant entré un jour dans sa cuisine pendant que ses gens mangeaient et s'ennuyant de les voir manger, leur dit :

—Quand est-ce que vos moulins cesseront de moulin ?

Un d'entre eux, véritable Gascon pour lui faire un reproche de ce qu'il ne leur donnait jamais de vin, répondit :

—Nos moulins, monsieur n'ont garde de s'arrêter sitôt puisque vous ne les laissez pas manquer d'eau.

—AU—

MAGASIN DES JEUNES

Rosaire Bourbeau VICTORIAVILLE

Le nouveau mode de commerce inauguré à ce magasin mérite un essai. Qu'on y aille en foule.

MARCHANDISES GENERALES
Marchandises Sèches, Nouveautés, Epicerie, Chapeaux, Chaussures, etc.

Pas de Crédit

Mais Bon Marché.

Entrez et vous serez convaincus.

Buanderie

DE VICTORIAVILLE.

Ouvrage pris tous les jours de la semaine et livré trois ou quatre jours après. Aucun article livré avant d'être payé. Il n'est rien alloué pour les articles manquants à moins qu'il en soit donné avis au bureau dans les 24 heures après livraison. Les effets non réclamés dans les 60 jours seront vendus pour le travail fait. Il sera fait un prix extra pour ouvrage demandé dans un délai de moins d'un jour. Les étrangers désirant leur linge livré à domicile, devront payer d'avance.

F.-X. COUTURE Propriétaire.
Victoriaville, 28 Nov. 1896.

Omer Pichette

DENTISTE
TROIS-RIVIERES.

M. le Dentiste PICHETTE sera à Victoriaville le DERNIER VENDREDI de chaque mois, pour l'extraction des dents et le posage des palais artificiels.

A l'Hotel Hamel.
1er Mai 97.—Om.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU

AVOCATS, Arthabaskaville, P. Q.
EUG. CREPEAU, C. R.,
LOUIS-F. CREPEAU, L. L. B.
Téléphone BELL & LAROSE.

J. E. METHOT

AVOCAT, Arthabaskaville, Bureau : voisin du Bureau de Poste.

GEORGE METHOT

AVOCAT, 42, Rue du Platon, Trois-Rivières.

H. G. MÉTHOT.

NOTAIRES

THEOPHILE COTE

NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaskaville, P. Q.

A. SCHAMBIER

NOTAIRE, Officier R. vicaire pour le comté de Mégantic, Agent d'Immeubles, etc., St-Ferdinand d'Halifax, P. Q.

F. V. LESSARD

NOTAIRE, Saint-Patrick's Hill, Tingwick, P. Q. Greffe de M. le notaire Larue.

J. C. ST-AMANT

NOTAIRE, Commissaire de la Cour Supérieure, Agent de Prêts et d'Assurances, etc., L'AVENIR, P. Q.

MEDICINS

DR J. BERGERON

MÉDECIN-CHIRURGIEN. St-SOPHIE, Comte de Mégantic, P. Q.

DIVERS

P. A. BOURK

UNIVERSITY S. Somerset.
Se chargera de collections et de toutes autres ouvrages dans cette branche.

J. Alcide Chaussé

ARCHITECTE

PREPARATION DE PLANS ET DEVIS POUR TOUS GENRES D'EDIFICES

Surveillance personnelle des travaux de construction, Mesurages, Vérifications, Expertises, Évaluations, Arbitrages, etc.
No 153, RUE SHAW, Montréal.
14 Nov 96.—la.

JOS. AMYOT & FRERE

IMPORTATEURS DE
Nouveautés Européennes, Américaines et Canadiennes

Marchandises Sèches

Chapeaux, Garnitures, Bijouteries, Jouets, Bimbeloterie, Feu d'Artifice.

Articles du Japon et de la Chine

En Gros Seulement
45, rue Dalhousie et 20 rue Union, Basse-ville.

QUEBEC

30 jan. 97.—1 a.

Gendreau & Fils

(MAISON ÉTABLIE EN 1860).

Magasin général
Arthabaskaville, P. Q.

HONORE PEPIN
Marchand général

W ARWICK

Marchandises sèches, Epicerie, ferronneries, Graines, provision etc etc

FRECHETTE & Cie

MARCHANDS-GENERAUX

St-Ferdinand d'Halifax, P.Q.

J. J. PANNETON

Chirurgien-Dentiste

28, RUE DES FORGES

(En face du Marché)

Trois-Rivieres

Le Docteur Panneton sera à Arthabaskaville Station le deuxième et dernier mercredi de chaque mois ou il se livrera à la disposition du public qui voudra bien venir le rencontrer

A l'Hotel Perrault.

J. P. GRECOIRE

TAILLEUR

Victoriaville

PLUS DE VIEUX HABITS

M. GRECOIRE dont la clientèle a toujours su apprécier son habileté, a le plaisir d'informer qu'il a pris l'agence de la fameuse teinturerie des Trois-Rivieres. Les habits un peu vieillis, ou dont la couleur a pâli sont remis à neuf, et pour une somme à la portée de tous, on peut pour le même habit, en changer deux, trois, quatre fois la couleur.

Essayez et vous en apprécierez l'immense avantage.

M. Grecoire a augmenté le personnel de son atelier afin de suffire aux nombreuses demandes qui lui sont faites.

Venez faire faire vos habits par ce tailleur de renommée, vous serez tous jours satisfait.

En face de chez M. D. J. Bourbeau.

31 oct. 96.—1 a.

En avant ! Les affaires !

Notre Stock est Complet

MM. les Forgerons, Voituriers, Menuisiers, Peintres et le public en général, trouveront à notre établissement tout ce dont ils ont besoin en fait de

FERRONNERIES,
BOIS DE VOITURES,
OUTILS,
CHARBON,
PEINTURES,
VERNIS,
HUILES,
VITRES,
&c., &c., &c.

A BAS PRIX

—CHEZ—

Letourneau & Auger

Marchands de Fer
GROS et DETAIL

Victoriaville.

21 Nov. 96.—6m.

UN SOUVENIR

Z. DUCHARME

MARBRIER

VICTORIAVILLE, P. Q.

M. Z. DUCHARME, de Victoriaville, a toujours en main les

Les Monuments, Epitaphes les mieux travaillés. En outre il fait toutes sortes d'ouvrages pour les maisons, soit DESUS de LA VERNIS, de TABLES. M. Ducharme s'est fait une réputation par son habileté et ses goûts artistiques qui lui donnent place parmi les premiers sculpteurs canadiens.

Faites faire un MONUMENT pour conserver à la mémoire de ceux que vous avez aimés.

Allez voir M. Ducharme à Victoriaville, il saura donner tout l'éclat, la beauté désirable au Monument.

Voisin de Maison du Chien d'Or.
5 dec. 96.—1 a.

Liqueurs En Gros

M. PIERRE MAHEU, tout en remerciant le public pour l'encouragement qu'il en a reçu par le passé, désire lui annoncer qu'il a ouvert un Magasin de Liqueurs en Gros dans le magasin de M. J. C. Thibault, où il tiendra un assortiment complet et varié de toutes Liqueurs suivantes :

BRANDY, JAMAÏQUE, GIN, RYE, WHISKY

Vins importés et Canadiens

—AUSSI—
Les célèbres Bière et Porter TORONTO.

Liqueurs garanties pures et A BAS PRIX.

P. MAHEU

Arthabaskaville
7 Nov. 96.—1a.

Nouvelle Manufacture

—DE—
Portes et Chassis

A. E. BOUCHARD

PROPRIÉTAIRE
VICTORIAVILLE

M. A. E. BOUCHARD, est prêt à entreprendre tout l'ouvrage concernant la la ligne de

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, PLINTHES, Etc., Etc.

Et toute sorte de bois préparés. M. Bouchard, donnera tous les avantages possibles au public et lui assurera une satisfaction complète.

Que les cultivateurs viennent voir et essayer son ouvrage. M. Bouchard est un ouvrier de première ordre. Sa manufacture est située sur la rue St-Joseph en arrière de chez M. Léon Maheu.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

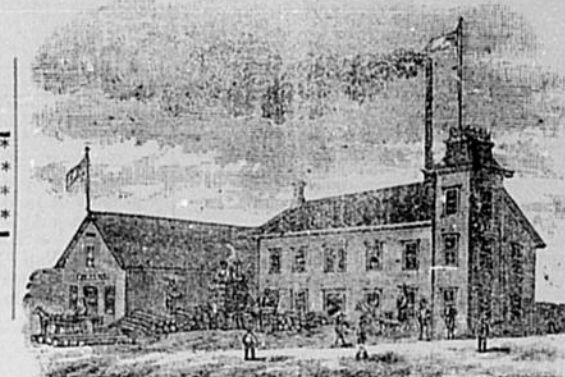
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newspapers.

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newspapers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York

Branch Office, 225 F St., Washington, D. C.



F. BARIL WARWICK